

CINÉMA

**DOCUMENTAIRE**

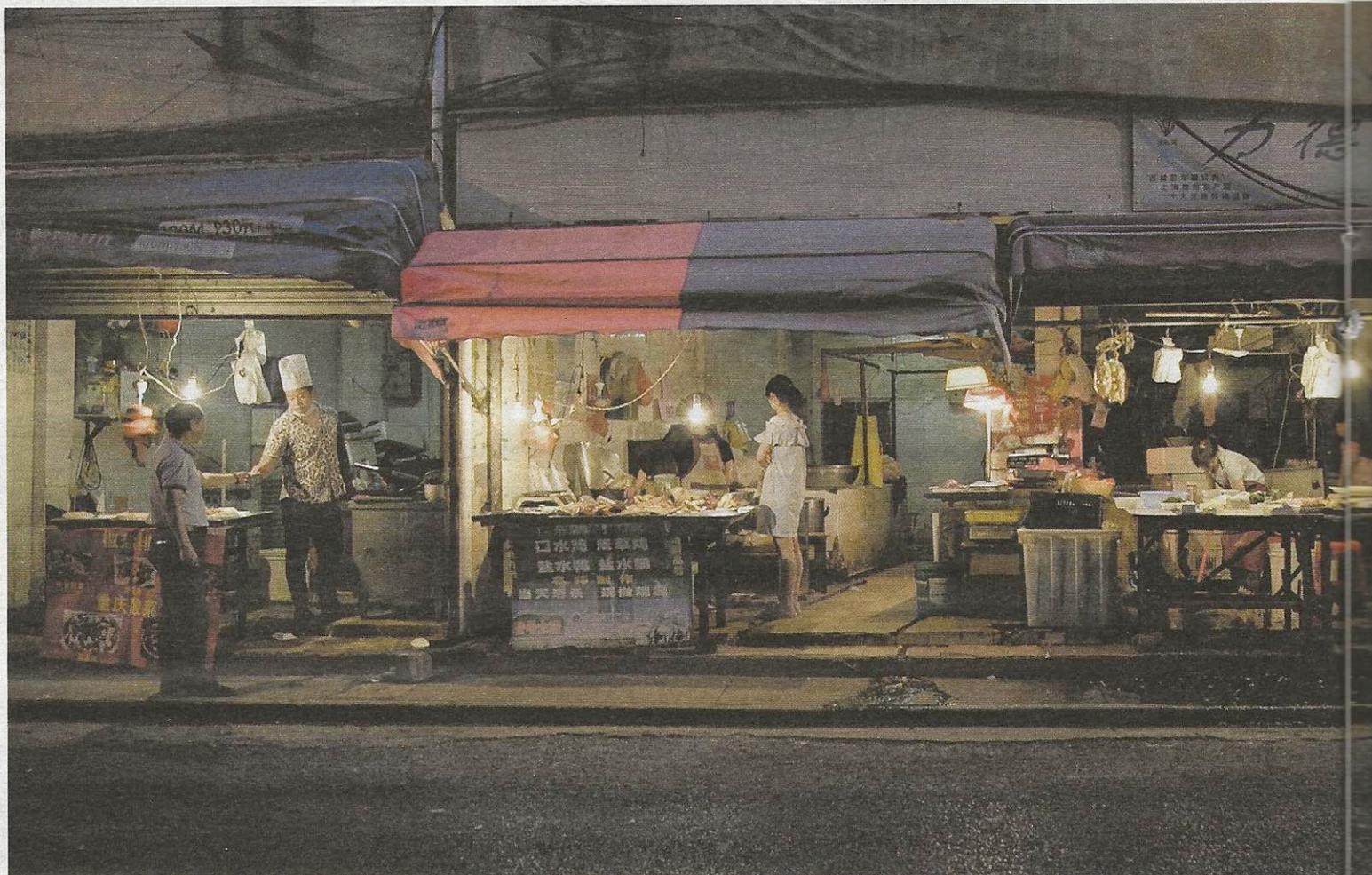
SÉRIE  
FICTION  
MUSIQUE  
SPECTACLE  
SPORT  
MAGAZINE  
INFO  
DIVERTISSEMENT



# « ON MONTRE LA VIE QUI DISPARAÎT »

*Cuisinière de rue à Shanghai, Ayi fait partie des indésirables que les autorités aimeraient bien déloger. Aël Théry et Marine Ottogalli l'ont filmée quatre ans durant. Documentant, par la même occasion, la modernisation à marche forcée d'un quartier peu à peu vidé de ses habitants.*

À Shanghai, les cuisinières de rue comme Ayi font partie du décor. Sur des stands itinérants, ces migrantes venues des provinces rurales vendent, souvent sans permis, riz ou nouilles sautées aux passants, de jour comme de nuit. Sans doute fallait-il le regard patient de deux réalisatrices françaises, formées à l'anthropologie, pour considérer à sa juste valeur le quotidien de cette Chinoise d'une »



» cinquantaine d'années, au regard malicieux et aux longs cheveux noirs. Dans un quartier promis à une modernisation brutale, et peu à peu vidé de ses habitants, Aël Théry et Marine Otogalli (également diplômée en audiovisuel) éclairent la bataille d'Ayi pour continuer à gagner sa vie dans une ville qui a déclaré la guerre à ces pratiques traditionnelles. Des rondes policières qui virent à l'absurde à la solidarité qui lie sans grand mot les indésirables, leur film raconte avec sensibilité et raffinement la vie d'un petit monde en péril. Récompensé par la dernière édition des Étoiles de la Scam, *Ayi* est à voir sur Arte.tv jusqu'au 28 février.

#### Comment est née l'idée de ce film ?

**Aël Théry** En 2014, j'étais à Shanghai pour mener mes recherches sur le métier de cuisinier en Chine. J'accompagnais des géographes dans des promenades urbaines, ce qui m'a permis d'établir une cartographie de la cuisine de rue. De retour à Paris, j'en ai parlé à Marine, que j'avais rencontrée en master d'anthropologie à l'EHESS

(École des hautes études en sciences sociales). Elle a immédiatement eu l'idée de réaliser un film sur cette tradition menacée. En 2015, nous voilà donc parties avec cette simple idée. On s'est beaucoup baladées en allant voir les commerçants, jusqu'à ce qu'on rencontre Ayi. Elle travaillait dans un quartier que j'avais connu très vivant mais qui s'était déjà beaucoup dépeuplé. Elle nous a proposé de nous asseoir à son stand. Avec Marine, on s'est un peu regardées, on n'en pouvait plus de manger... Comme elle était très avenante, on a pris un bol de nouilles sautées. La discussion s'est enclenchée, mais elle n'était visiblement pas à l'aise pour aborder des sujets intimes dans la rue. Elle nous a invitées chez elle, le lendemain. C'est là que nous avons vraiment fait connaissance.

#### A-t-elle eu des réticences à se laisser filmer ?

**A.T.** Au départ, le projet était enthousiasmant pour nous toutes. Seuls les passants nous compliquaient un peu la tâche : certains voyaient d'un mau-

vais œil qu'on les filme, elle, une migrante, et cette pratique jugée insalubre. Puis, au bout d'un certain temps, Ayi elle-même a exprimé sa lassitude : elle ne comprenait pas pourquoi nous revenions sans cesse – le projet s'est étalé sur quatre ans – filmer les mêmes scènes. Prendre un moment pour expliquer notre démarche s'est finalement révélé salutaire. Dans la deuxième phase, elle est devenue vraiment proactive. Elle nous appelait, par exemple, quand il y avait des interactions avec les policiers. Ayi est une personne peu loquace, mais qui a beaucoup à raconter. Elle tenait à ce que le film mette en valeur les gestes qu'elle répète tous les jours depuis des années.

#### Il faut préciser qu'Ayi n'est pas un prénom. Pourquoi avoir choisi de la désigner par ce terme ?

**A.T.** Une *ayi* désigne généralement une femme plutôt âgée qui exerce une profession de service : le ménage, la garde des enfants, l'aide en cuisine... Le terme peut avoir une connotation dé-

**Ayi**  
Jusqu'au 28 février  
sur **Arte.tv**



précieuse. Mais, au quotidien, *ayi* sert aussi à interpellé une femme qui vous est proche, comme une tante ou une voisine, sur un mode à la fois familier et affectueux. Nous ne souhaitons pas donner son véritable nom, d'abord pour la protéger, mais aussi dans l'idée de rendre hommage à toutes ces femmes dont l'appellation fait oublier les existences singulières.

#### Quelle place ont pris ce quartier et sa situation particulière dans le documentaire ?

**Marine Ottogalli** Shanghai est une mégapole en pleine mutation. Des quartiers délabrés, comme celui qu'on a filmé, sont détruits, les lots revendus à des promoteurs et reconstruits pour accueillir des populations aisées, des magasins de luxe... Les autorités prévoient l'expulsion des résidents et leur relocalisation en périphérie, une manière de prévenir toute révolte.

**A.T.** Contre un maigre dédommagement, ces gens se retrouvent dans des zones très éloignées, dépourvues de structures publiques. Certains consi-

déraient que ce combat était plus légitime à mettre en images que le sort des migrants. La question s'est donc posée : quelle place lui accorder ? Nous l'avons intégré comme un contexte : on montre cette rue qui se délite, la vie qui disparaît... Un décor très théâtral s'est offert à nous. On débarque dans les bruits de chantier, la poussière, la grisaille et, petit à petit, apparaissent les grandes fresques murales colorées, qui vantent le nouveau rêve chinois...

#### Comment l'anthropologie influence-t-elle votre travail de réalisatrices ?

**M.O.** En nous inscrivant dans le temps long, nous rejoignons la méthode anthropologique. Les premières années ont surtout été consacrées à l'observation ; les deux dernières au tournage. En revanche, nous tenions à nous démarquer d'un certain héritage du documentaire anthropologique qui s'attache plus au contenu qu'à la qualité des images, même si cela a évolué. Nous avons vraiment envie de faire honneur au sujet à travers la recherche d'une esthétique de l'image. Deux cinéastes nous ont particulièrement inspirées : Jia Zhangke pour ses longs plans-séquences, sa façon de filmer l'attente ; et Tsai Ming-liang pour les cadres larges, très posés. Puis il y a à Shanghai cette lumière jaune très crue des lampadaires, qui évoque Wong Kar-wai... Techniquement, il fallait travailler avec le minimum, parce que nous n'avions pas d'autorisation de tournage. Mais les scènes étaient déjà cinématographiques en elles-mêmes.

#### *Ayi* est aussi un film sur la condition des femmes en Chine...

**A.T.** Plus précisément, sur le sort des femmes originaires des provinces rurales et souvent très éloignées de leur famille. Il n'y a qu'en gagnant de l'argent qu'elles peuvent acquérir leur autonomie, d'autant plus lorsqu'elles sont veuves comme *Ayi*. En étant cuisinière de rue, *Ayi* gagne assez bien sa vie, et veille à l'éducation de ses enfants. Elle tenait à ce que sa fille poursuive ses études à l'université pour ne pas subir le même sort qu'elle. Elle n'est entourée que de femmes qui n'envisagent absolument pas de retourner dans leur village, malgré la dureté de leur condition. C'est frappant. Elles s'entraident, elles ont constitué un réseau, une sociabilité qu'elles apprécient.

#### On est loin du cliché sur l'individualisme de la société chinoise...

**M.O.** C'est une dimension qui nous tenait à cœur : montrer ce tissu social singulier et ses liens de solidarité. Cela se traduit par des échanges simples : une jeune vendeuse reçoit les paiements en QR code d'*Ayi*, assez réfractaire à cette technologie, et lui restitue en billets. *Ayi*, elle, gère les relations avec les policiers, qui tétanisent sa consœur... C'est un business en binôme.

**A.T.** Il y a aussi un franc-parler que nous voulions faire entendre, parce qu'il contredit le cliché des Chinois complètement soumis à un système totalitaire. Quand on s'intéresse à la complexité des relations sociales, on entrevoit toujours un espace de contestation souterrain. Par exemple, les policiers censés traquer les petites incivilités entretiennent avec *Ayi* de bonnes relations, d'autant plus que certains viennent de la même région qu'elle. C'est tout le « théâtre » de la vie dans ce quartier que nous voulions saisir.

#### Avez-vous malgré tout perçu des limites à cette parole ?

**A.T.** Nous avons pu filmer sans encombre, en prenant quelques précautions comme le fait de ne pas arriver en Chine avec notre matériel. Ni *Ayi* ni nous-mêmes n'avons été en danger, parce qu'elle ne porte pas directement une parole critique envers le gouvernement. À vrai dire, je ne sais pas s'il serait possible de faire le même film dans cette rue aujourd'hui. Nous avons profité d'un moment suspendu, dans une sorte de *no man's land*.

#### Que devient *Ayi* ?

**A.T.** Quand le quartier s'est vidé, rester n'avait plus de sens, mais elle n'a pas abandonné. Elle fait la plonge dans un restaurant à Shanghai et vit dans un dortoir comme beaucoup de travailleurs originaires des campagnes. Nous aurions aimé qu'elle vienne en France pour participer à une projection, mais c'est évidemment impossible pour le moment. Et l'on ne veut pas lui envoyer le film dans la mesure où l'on ne sait pas qui pourrait le regarder avec elle. Il n'est pas question de lui attirer des ennuis... Quand nous étions encore sur place, *Ayi* a pu néanmoins visionner quelques séquences. Et elle s'est trouvée belle.

Propos recueillis par **Isabelle Poitte**

La mégapole chinoise a déclaré la guerre aux états traditionnels de nourriture, comme celui que tiennent *Ayi* (page précédente) et de nombreuses migrantes venues des provinces rurales.